

## Article

---

« Commentaire »

**Benoît Lacroix**

*Recherches sociographiques*, vol. 3, n°1-2, 1962, p. 263-266.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/055134ar>

DOI: 10.7202/055134ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## COMMENTAIRE

## HISTORIOGRAPHIE ET TRADITION ORALE

En marge des travaux des *Archives de folklore* de l'Université Laval, permettez-moi de vous rappeler les points de vue de l'historiographie ancienne sur la tradition orale comme *source de vérité*. Ces points de vue d'historiens grecs et romains aussi bien que latins du Moyen Âge sont les suivants.

L'histoire n'est utile, nous dit-on,<sup>1</sup> que dans la mesure où elle est vraie. Elle est vraie dans la mesure où elle s'appuie sur ses sources. Trois catégories de sources font l'historiographie véridique : le témoin oculaire, celui qui a vu les faits ; la tradition orale, celui qui a entendu ; enfin, le texte écrit, le document à lire. La première des sources, la plus véridique, est d'avoir vu et même vécu les faits qu'on raconte. La seconde — il s'agit d'un ordre de mérite et de vérité — d'avoir entendu raconter. Enfin, le document écrit.<sup>2</sup> Polybe, qui écrit en grec vers les 150/30 avant notre ère, résume bien la pensée de ses collègues sur le sujet :

*Histoires* XII, 27b : « ... des deux instruments ... que nous possédons naturellement et qui nous servent à la connaissance et à l'information, l'ouïe et la vue, la vue est de beaucoup la plus véridique. »<sup>3</sup>

Mais, XII, 25i : « ... la troisième forme de l'histoire, celle qu'il faut reléguer au troisième rang, est celle qui n'est fondée que sur l'étude des livres. »<sup>4</sup>

Le meilleur guerrier est celui qui s'est battu le plus souvent, le meilleur avocat est celui qui a plaidé le plus de procès politiques. La plus petite indication fournie par un témoin oculaire conduit l'historien au cœur des événements.<sup>5</sup>

Le même Polybe en veut surtout à ceux qui renoncent aux deux premières sources de vérité historique, témoin oculaire et tradition orale, pour s'en remettre aux documents seulement :

XII, 27, 4 : « ... c'est qu'on peut tirer des informations des livres sans péril et sans fatigue, pourvu qu'on ait pris la seule précaution de s'installer dans une ville possédant quantité d'ouvrages ou quelque part au voisinage d'une bibliothèque. Il ne reste plus qu'à faire des recherches, tout en restant couché et à collationner les erreurs des historiens antérieurs sans aucune espèce de fatigue. »<sup>6</sup>

<sup>1</sup> Voir : J. T. SHOTWELL, *The History of History*, New-York, 1937 ; M. SCHULZ, *Die Lehre von der historischen Methode bei den Geschichteschreibern des Mittelalters*, Berlin, 1909. — Pour une vue panoramique de l'historiographie depuis ses origines jusqu'à maintenant : FITZSIMONS, PUNDT, NOWELL, eds., *The Development of Historiography*, Harrisburg, 1954 (Stackpole Social Science Series).

<sup>2</sup> Témoignages grecs et romains groupés par B. LACROIX, *L'histoire dans l'Antiquité*, Paris et Montréal, 1951, 224-227. Heureux rappel — après notre communication — de M. Roch Valin, directeur du Département de linguistique de l'Université Laval : le titre même de l'ouvrage d'Hérodote nous laisse déjà penser que ce sont les *histoires* qui, en somme, font l'Histoire.

<sup>3</sup> POLYBE, *Histoires, livre XII*, texte établi et commenté par Paul Pedech, Paris, Les Belles Lettres, 1961, 49.

<sup>4</sup> *Ibid.*, 41.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 7-8, 50 ; cf. XII, 25e, 5-7 ; 25h, 5-6 ; 28a, 6-7.

<sup>6</sup> *Ibid.*, 50.

En somme, la vérité de l'histoire est avant tout objective ; elle dépend de ses sources, c'est-à-dire, par ordre de dignité et d'efficacité, le *témoin oculaire*, la *tradition orale* et, enfin, le *document écrit*. Telle aussi fut la perspective du Moyen Âge latin<sup>1</sup> qui ajoute ici ses justifications théologiques, allant jusqu'à faire remarquer, par exemple, que Moïse et les évangélistes, piliers de la religion judéo-chrétienne, étaient avant tout témoins oculaires et représentants inspirés de la tradition orale de leur époque. (Devrais-je noter que les croisades ont favorisé la tradition orale au dépens même, un certain moment, du témoin oculaire ?)

Laissons passer les siècles. Consultons les grands travaux de méthodologie historique dont ont vécu nos ancêtres, soit le *Lehrbuch der historischen Methode*, de Ernst Bernheim, paru à Leipzig en 1889, ou la célèbre *Introduction aux études historiques*, de Langlois et Seignobos (Paris, 1898). Il faut ici convenir que le témoin oculaire est plutôt disparu de l'horizon. Quant à la tradition orale, elle n'est prise au sérieux<sup>2</sup> que pour encourager le retour aux documents. Autrefois, on écrivait *ad succurrendum memoriæ* ;<sup>3</sup> maintenant la mémoire, le témoin oculaire, la tradition orale n'ont qu'une valeur secondaire. Tout tourne autour de l'imprimé. Critique interne, critique externe, sciences « nouvelles » : archéologie, épigraphie, chronologie, géographie, sigillographie, numismatique, ethnologie et quoi encore ! sont mises au service de l'*écrit*. Le texte devient point de départ et point d'arrivée de toute vérité historique. Fustel de Coulanges écrit : *l'histoire se fait avec les textes*.<sup>4</sup> Notre abbé Scott, jadis cité dans les *Archives de folklore*, ajoute : « L'on peut affirmer *sans crainte* que notre histoire est contenue *tout entière* dans les documents écrits ». <sup>5</sup> Les soulignés sont de nous, évidemment.

Que s'est-il produit au juste entre la fin du Moyen Âge et notre historiographie moderne du XIX<sup>e</sup> siècle ? Comment rendre compte de cette dissociação des trois sources traditionnelles de l'histoire depuis le XVI<sup>e</sup> siècle ? Comment expliquer la dévalorisation de la tradition orale au dépens du texte écrit ? — Voici quelques explications. Elles pourront, j'ose l'espérer, vous aider à évaluer tout le mérite des folkloristes savants d'Amérique française.

1. En tout premier lieu, *l'invention de l'imprimerie* au milieu du XV<sup>e</sup> siècle. L'imprimerie accorde au mot écrit une importance presque

<sup>1</sup> Voir l'ouvrage de M. SCHULZ ; texte capital sur la théologie de la tradition orale, AGNELUS de Ravenne (IX<sup>e</sup> siècle), *Liber Pontificalis*, éd. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, I, 235.

<sup>2</sup> Déjà, Jean BODIN †1596 (*La méthode de l'histoire*, tr. P. Mesnard, Paris, Les Belles Lettres, 1941, 33-34) préfère l'histoire sur archives, contrairement à Lucien de Samosate †175, dans *Comment on écrit l'histoire*, 39 (éd. Jacobitz, Teubner II, 37 ; Classiques Garnier, t. 2, p. 21) encore fortement attaché à l'information directe. Notons que Lucien et Jean Bodin sont les deux premiers auteurs de traités de méthodologie historique. Pour sa part, E. Bernheim écrit (p. 45) que la science historique commence bon gré mal gré avec le folklore, que ce dernier n'est cependant que le lot des peuples de basse culture (p. 100 : « Von diesen Disziplinen nimmt die Ethnographie in engeren Sinne der Geschichtswissenschaft geradezu einen Teil ihrer Arbeit ab, insofern sie die Zustände und Leistungen bestimmter einzelner Völker niederster Kulturstufen zum Gegenstand hat . . . ») ; le folklore est un peu ce qui reste quand un historien a fini d'explorer le champ historique (cf. p. 571).

<sup>3</sup> V.g. THOMAS D'AQUIN, *Summa Theologiæ*, I, Qu. 24, art. I, c. Éd. Léonine, t. I, 286.

<sup>4</sup> Avec la discussion de L. FEBVRE, *Combats pour l'histoire*, Paris, Colin, 1953, 4-5.

<sup>5</sup> *Archives de folklore*, I, 1946, 19, note 5.

démesurée. Cette importance s'accroît souvent au dépens de la mémoire visuelle et de la mémoire orale. Celles-ci perdant leur utilité pratique, les historiens commencent à oublier et ils se fient de plus en plus aux livres. Devenus de moins en moins utiles, on a cru tout naturellement que le témoin oculaire et la tradition orale devenaient aussi de moins en moins véridiques. *L'homme cultivé* de ces derniers siècles est celui qui a lu beaucoup de livres et celui qui sait écrire beaucoup de mots, mais c'est aussi un homme qui a perdu la mémoire. La bibliographie assure la survie de sa mémoire. Imprimeries et bibliothèques valorisent l'homme du livre et dévalorisent, isolent plutôt l'homme sans livre. Celui-ci est *l'illettré* dont il ne faut pas trop s'occuper si on est sérieux et savant. Isolées de la culture officielle, *culture écrite* avant tout, la culture orale et la culture visuelle se trouvent bon gré mal gré associées aux sociétés dites archaïques, à la vie primitive, à tout ce qui regarde l'ignorance publique en général.

Que nous sommes loin de la méthodologie grecque ! Et un exemple typique de cette dissociation, jusqu'à l'exclusion, des sources historiques au XIX<sup>e</sup> siècle, est le sort fait aux frères Grimm quand ils eurent l'idée d'expliquer les *chansons de geste* par la tradition orale. Ils exagéraient, bien entendu ; mais avaient-ils totalement tort ? Ce fut, comme on le sait, une réaction massive de la part des historiens des textes. Non ! il n'était pas possible qu'un texte aussi glorieux que la *Chanson de Roland* pût avoir été victime de la collectivité et de la tradition orale<sup>1</sup> . . . .

2. À la suggestion du professeur Fernand Grenier (Institut de géographie, Université Laval), j'ajouterai une seconde explication de la dépréciation des sources orales jusqu'en ces dernières années : l'abus même qu'en ont fait les chroniqueurs, les annalistes et les journalistes peut-être. Livrée à l'imagination du bon chroniqueur, l'histoire allait en certains cas regrettables devenir purement anecdotique. Déjà au XII<sup>e</sup> siècle, un Guillaume de Malbesbury réagissait contre l'abus de sources orales en historiographie.

3. Aussi, le succès non équivoque des sciences exactes a joué fortement sur la mentalité des historiens modernes.<sup>2</sup> Ceux-ci désirèrent une certitude égale à celle des sciences purement positives. Évidemment, on se devait de rejeter tout de suite contes, légendes, mythes, etc. Seuls les textes bien localisés, bien datés pouvaient conduire aux vraies certitudes, croyait-on.

4. Enfin, le romantisme allemand, qui domina l'Europe à la même époque : comment un historien sérieux pourrait-il se fier au donné folklorique qui s'était trop souvent fait l'allié de la littérature d'imagination ?

<sup>1</sup> Encore J. BÉDIER, *Les légendes épiques*, Paris, 1929, t. 3, 216-226, avec la mise au point de I. SICILLIANO, *Les origines des chansons de geste*, 1951.

<sup>2</sup> Retour aux perspectives anciennes et grand souci technique en faveur de l'information visuelle et de la tradition orale dans *L'Histoire et ses méthodes* (Encyclopédie de la Pléiade) publié sous la direction de C. Samaran, Paris, 1961 ; aussi J. GARRAGHAN, *A Guide to Historical Method*, Ed. Delanglez, New-York, 1946, ch. 4-5, 81-124. En rappelant à l'historien moderne ses limites, puisque le réel dépassera toujours le connu (cf. MARROU, *De la connaissance historique*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, 1959, ch. 3, 68-95), en lui offrant de revenir à l'homme comme sujet de connaissance (v.g. C. GALARNEAU, *Revue d'histoire d'Amérique française*, IX, 1955, 3-14), à l'homme social, dira M. Trudel (*symposium final* du 7 avril), on s'oriente heureusement vers les perspectives humanistes des Grecs et on se dégagera peu à peu de la dictature du texte écrit.

Il ne restait plus qu'un moyen de réhabiliter la tradition orale et le folklore en général comme source positive de vérité historique, c'était de les rendre à leur tour *scientifiques* et *exacts* grâce à des enquêtes objectives, grâce à des archives bien cataloguées, avec cinémathèques, photothèques, phonothèques et discothèques, etc. Tout ce travail de codification sera valable en histoire si les folkloristes savent se tenir en dehors de toutes les interprétations immédiates et s'ils veulent rester sévèrement fidèles à leur matière. Si la preuve est faite qu'une telle objectivité ne va pas toujours de soi, la preuve est faite aussi, aux *Archives de folklore* de l'Université Laval en particulier, que la tradition orale peut être science d'exactitude, et vraiment source d'histoire. En somme et en tant qu'historiens de la culture d'Occident, nous avons tout à espérer et rien à craindre des travaux de notre confrère Lacourcière et de sa vaillante équipe.

\* \* \*

Enfin, il est significatif, à notre avis, qu'au nom de l'histoire de culture nous nous retrouvions tout à coup ici ensemble, historiens des traditions populaires, enquêteurs, et donc *témoins oculaires* de l'histoire qui se fait devant nous, sociologues et anthropologues. C'est tout naturellement que nous associons aujourd'hui ce que les trois derniers siècles d'historiographie avaient dissocié. Les Grecs n'avaient donc pas tellement tort de lier la connaissance historique globale à ces trois catégories de sources et Polybe avait peut-être raison de critiquer ceux qui, de son temps déjà, éprouvaient la tentation de réduire la connaissance historique à la seule connaissance des documents écrits.

Benoît LACROIX, o.p.

*Institut d'études médiévales,  
Université de Montréal.*